

LA FRANCE LIBRE

La France aux Français!

Journal Populaire, Républicain Catholique

Christ et Liberté!

ABONNEMENTS

| | | | |
|-------------------------------------|--------|--------|-------|
| UN AN | 6 MOIS | 3 MOIS | |
| LYON et Départements limitrophes... | 20 fr. | 11 fr. | 6 fr. |
| Autres Départements... | 24 fr. | 13 fr. | 7 fr. |

DIRECTEUR : F.-I. MOUTHON

LYON, Rue Condé, 35 bis - RÉDACTION & ADMINISTRATION - 35 bis, Rue Condé, LYON

ANNONCES

Les Annonces sont reçues pour Lyon et la Région : AUX BUREAUX DU JOURNAL Et dans toutes les Agences de Publicité

LA JOURNÉE

La Chambre a discuté hier l'élection de M. Jacques Piou. Après un débat très vif, les députés ont repoussé la demande d'urgence et voté la validation.

On croit qu'un cabinet Brissou sera constitué aujourd'hui. Les futurs ministres se sont plusieurs fois concertés dans la journée d'hier. La majorité des portefeuilles sont déjà officiellement attribués.

S'il faut en croire les nouvelles reçues, et en supposant que la combinaison Brissou soit la solution de demain avec un ministre libéral, le général Pelloux serait résolu à suivre une politique de mansuétude et à rapporter les lois d'exceptions.

Des nouvelles américaines — qui méritent d'être confirmées — prêtent au président Mac-Kinley l'intention saugrenue de faire bombarder les ports de la péninsule espagnole.

Ministère clérical

Voici tantôt quinze jours que la République est en mal de ministère et que sa délivrance défie les aptitudes professionnelles du grand accoucheur national qu'est M. Félix Faure.

Le nouveau-né qui ne sera pas, hélas ! l'enfant de la promesse, mais celui du hasard, devait prendre les noms déjà célèbres, au calendrier parlementaire, de Sarrien, Peytral ou Ribot. Mais il appert des ultimes nouvelles, que des incidents imprévus ont modifié le cours de la gestation, et qu'au lieu du poupon rose ou des jumeaux écarlates, c'est définitivement un petit monstre noir qui se salira demain dans les langes constitutionnels.

Cela devait arriver : depuis qu'elle a fait la nique à la vertu monotone du ministère Méline, la République fréquente mal. Les journaux rapportent qu'au sortir de l'Élysée où Félix Faure la chapitre quotidiennement sur l'urgence de la situation, elle s'égare volontiers dans les mystérieuses sacristies des ghettos et des loges : C'est là qu'elle a trouvé le moyen, sinon légitime, du moins naturel, d'accoucher d'un missionnaire.

Avec Brissou, ce n'est plus simplement comme avec Peytral ou Sarrien le cléricalisme au pouvoir, c'est le cléricalisme tentant une dernière fois de refaire à son image l'âme du pays, c'est une confession

triomphante, c'est la franc-maçonnerie religion d'Etat. Brissou n'est pas en effet le représentant d'une politique, mais le grand-prêtre d'un Rite : Pour être politiquement quel'un : modéré, radical, socialiste ou n'importe quoi, il faut d'abord être un homme libre : Or, Brissou ne l'est pas, puisqu'il a livré sa conscience et ses actes à la discrétion souveraine des loges, et que, moine fin-de-siècle dans la congrégation du Grand-Orient, il a, comme un vulgaire capucin, fait des vœux perpétuels et des serments obligatoires.

Si l'on croit au paradoxe, j'en appelle au témoignage du F. Desmons, membre du Suprême Conseil et, par conséquent, supérieur ecclésiastique du ministre présomptif. Il écrivait, en effet, dans le Bulletin de la Maçonnerie française du 26 février 1898 : « Vous connaissez tous le F. Brissou. Je n'ai point à vous le présenter, vous savez qui il est et ce qu'il est ; il n'est pas né d'hier ni à la vie politique ni à la vie maç. Il n'est pas de ceux qui, après s'être élevés, grâce à la Maç., aux plus hauts emplois, aux plus hautes dignités, la rejettent dédaigneusement comme un vêtement inutile, ou même, faisant chorus avec ses plus chauds adversaires, la couvrent lâchement d'opprobres ou de dérision (Applaudissements). Non, mes FF., Brissou n'est pas de ceux-là, il était maç. quand il était simple citoyen et il est resté maç. quand il a été nommé président de la Chambre, et c'est même cette qualité de maç. que ses adversaires politiques et cléricaux lui ont opposée, quand le grand parti républicain le proposait pour la première magistrature du pays. Et croyez-vous que cet échec imérité ait refroidi ses sentiments maçonn. ? Nullement. Il est resté toujours le même, toujours fidèle à ses principes et toujours inébranlable dans ses convictions... »

C'est entendu. Citoyen, fonctionnaire, député, président de la Chambre, Brissou est resté le même franc-maçon avant tout : C'est l'idéal de l'orthodoxie et le comble de la persévérance ! C'est encore comme franc-maçon qu'il gravit les marches délaissées du pouvoir : Selon le rêve de feu Gadaud, qui, se voyant mourir, eut pourtant le bon sens de faire dans le bûcher un plongeon rédempteur, la République ne sera plus demain, que la France-Maçonnerie en exercice.

En face de ce singulier gouvernement que préside, non pas un ministre d'Etat, mais un ministre du Culte, beaucoup se diront sans doute que ce n'était pas la peine de changer de cléricalisme. Comme symbole, le goupillon valait bien la truelle et comme honnêteté, il reste encore préférable de se mettre une soutane sur le dos qu'un tablier sur le ventre !

F. I. MOUTHON.

Nos Dépêches

Informations

DANS LES AMBASSADES
Paris. — M. Pichon, ministre de France en Chine, a été nommé ministre plénipotentiaire de 1^{re} classe.

LES CHEMINS DE FER CHINOIS
Paris. — Le ministre des affaires étrangères vient d'être informé par un télégramme daté de Shang-Hai de la signature du contrat qui accorde aux syndicats franco-belge la concession du chemin de fer de Pékin à Hankou.

LA CRISE MINISTÉRIELLE

L'ATTRIBUTION DES PORTEFEUILLES
Paris. — M. Brissou s'est rendu ce matin, à 8 heures 12, chez M. Cavaignac, avec lequel il s'est entretenu pendant une demi-heure. Rentré à son domicile, il a reçu M. Vallé, avec lequel il avait pris rendez-vous, puis MM. Dujardin Baumetz, Isambert, Baduel et de la Porte. A l'heure actuelle il n'y a encore que deux portefeuilles définitivement attribués : celui des finances à M. Peytral, et celui de la guerre à M. Cavaignac. Cependant on donne comme à peu près certaine la liste suivante :

- MM.
- BRISSOU, président du conseil et intérieur ;
- SARRIEN, justice ;
- LÉON BOURGEOIS, instruction publique ;
- MARUÉJOL, commerce ;
- CAVAIGNAC, guerre ;
- LOCKROY, marine ;
- DELCASSÉ, affaires étrangères ;
- PEYTRAL, finances ;
- VIGER, agriculture ;
- TROUILLOT, colonies et Algérie ;

LE MINISTRE BRISSOU

Paris. — On croit que le cabinet se présenterait devant le Parlement avec le programme politique précédemment adopté par quelques radicaux, d'accord avec MM. Dupuy, Delombre, Leygues, etc... et qui écarte momentanément la révision de la Constitution et retient un système d'impôt sur le revenu basé sur les signes extérieurs de la richesse, non progressif, non global et dégressif à la base.

Le Radical précise : Comme M. Sarrien, M. Brissou demandera à la Chambre d'ajourner momentanément la révision, mais il annoncera que le cabinet est résolu à présenter au Parlement un projet d'impôt sur le revenu. Toutefois, cette réforme ne pourrait être comprise dans le projet des quatre contributions que les Chambres doivent voter avant le mois d'août. Elle ferait l'objet d'un projet spécial qui serait déposé à la rentrée d'octobre ou bien elle serait comprise dans le prochain budget.

Le Rappel dit d'autre part que M. Brissou n'a pas encore fait connaître à ses futurs collaborateurs quel était son sentiment sur l'affaire Dreyfus. De son côté, M. Cavaignac qui accepte le portefeuille de la guerre dans le ministère, doit fournir des explications sur l'attitude qu'il compte prendre au sujet de la même affaire.

L'entretien de M. Brissou avec M. Cavaignac a roulé sur l'affaire Dreyfus et sur l'attitude que prendra le nouveau cabinet à cet égard.

On a vu que M. Brissou recevait, après être rentré chez lui, M. Vallé, député de Chalons, à qui il a demandé quelques renseignements et s'il pouvait compter sur son concours.

Après M. Vallé, M. Brissou recevait les représentants du groupe, prêtre démocrate, de la gauche.

Cette visite avait pour but de prendre après de M. Brissou les renseignements à fournir sur la crise aux groupes de la gauche, dite démocratique, de la Chambre et du Sénat qui se réunissent cette après-midi.

La visite la plus importante qu'a reçue ce matin M. Brissou est celle de M. Isambert.

Le président du groupe radical de gouvernement déclare à la presse : « Je suis venu entretenir M. Brissou de la question du droit sur les blés suspendu par décret jusqu'à la date du 1^{er} juillet. J'ai déclaré à M. Brissou que si au point de vue politique j'ai toujours combattu M. Méline et si j'ai énergiquement soutenu la candidature du député du 10^e arrondissement à la présidence de la Chambre, je partage au point de vue économique les vues de M. Méline. »

« Je suis donc absolument hostile à la prorogation du décret suspendant les droits d'entrée sur les blés, prorogations que je considérerais comme désastreuses pour l'agriculture. »

« Je me verrai donc dans l'obligation, non seulement de ne pas accepter cette mesure, mais de la combattre à la tribune si le nouveau cabinet la propose. C'est pour quoi, comme ami personnel et comme ami politique, j'ai cru de mon devoir de venir crier « casse-cou » à M. Brissou avant qu'il s'engage dans cette voie. »

« Cependant, ajoute le député Beauceron, je consentirais à la prorogation du droit pour une période très courte qui n'excéderait pas 15 jours pour permettre à la commission des douanes qui va être nommée demain à la Chambre, d'examiner attentivement si les prix actuels permettent de rétablir l'application des droits sans provoquer une nouvelle hausse. »

M. Brissou a répondu évasivement que le cabinet n'étant pas encore constitué, il n'avait pas délibéré sur la question.

Paris. — Le cabinet Brissou paraît définitivement constitué. A 2 heures, M. Brissou réunissait chez lui les collaborateurs auxquels il avait fait appel et leur exposait les grandes lignes de son programme.

Ce programme est en somme celui de MM. Sarrien et Peytral. La déclaration ministérielle comprendra l'ajournement de la révision, de l'application de l'amendement Fleury-Ravarin.

Quant à la question du droit sur les blés, M. Brissou et ses collaborateurs acceptent le rétablissement, à partir du 1^{er} juillet, du droit de sept francs. M. Viger avait, du reste, fait de ce rétablissement la condition sine qua non de son entrée dans le combinai.

Restait la question Dreyfus. M. Cavaignac a tenu, comme nous le faisons prévoir, à ce que pleine et entière liberté lui fût laissée. La déclaration n'y fera qu'une courte allusion, disant que le cabinet saura imposer le respect de l'armée, mais M. Cavaignac est décidé à sévir contre les meneurs de la campagne et à prendre au besoin contre eux les mesures les plus rigoureuses. Tous ces points réglés on

procédait à la répartition des portefeuilles de la façon suivante :

- MM.
- BRISSOU, président du conseil, intérieur et Algérie ;
- DELCASSÉ, affaires étrangères ;
- PEYTRAL, finances ;
- SARRIEN, justice et cultes ;
- LÉON BOURGEOIS, instruction publique ;
- CAVAIGNAC, guerre ;
- LOCKROY, marine ;
- TROUILLOT, colonies ;
- MARUÉJOL, commerce ;
- VIGER, agriculture.

Pour les travaux publics, M. Brissou et ses amis désirent s'adjoindre un sénateur appartenant au groupe de l'Union républicaine.

Quant à la question des sous-secrétaires, elle reste réservée jusqu'à la première bataille. Elle ne sera réglée qu'après que le cabinet se sera présenté devant les Chambres.

LE SÉNAT QUI RÉCLAME

M. Peytral est le seul sénateur qui entre dans la combinaison. Brissou. Le bruit court que le mécontentement serait très vif dans tous les partis au Luxembourg. En effet, chaque ministère comporte toujours deux sénateurs.

Etant donné la couleur du cabinet ce serait parmi les membres de la gauche démocratique que devrait être pris les deux sénateurs ministres. M. Peytral d'abord et ensuite un des membres du groupe, MM. Baduel, Verninac ou M. Maxime Lecomte ou encore M. Combes. Telles sont les idées que nous avons entendu formuler au Sénat aujourd'hui.

Un sénateur aurait dit : « Je ne puis croire que M. Peytral consente à être le seul sénateur de la nouvelle combinaison. Il y a, Dieu merci, parmi nous plus d'un ministrable et les plus modérés de nos collègues seraient heureux que deux des membres de la gauche démocratique fissent partie du ministère Brissou. Je ne comprendrais pas qu'il en fut autrement et le Sénat manifesterait son mécontentement au nouveau ministère. »

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

PRÉSIDENCE DE M. DESCHANEL, PRÉSIDENT

Séance du 27 juin 1898

La séance est ouverte à 2 h. 25. La Chambre valide les élections de M. Fénelon, à Lure, Bompard (Seine) et Monservin (Aveyron).

L'élection de M. Piou

L'ordre du jour appelle la discussion du rapport concluant à l'élection de M. Piou dans la Haute-Garonne.

M. Ruau prend la parole et attaque l'élection. Je tiens à protester contre les manœuvres prélectorales dirigées contre les républicains en faveur des ralliés et l'accusé M. Lutaud, préfet de la Haute-Garonne d'avoir fait de la candidature officielle à outrance.

Une voix à droite. — Vous ne ferez croire à personne que M. Lutaud ait fait de la pression pour M. Piou.

M. de Cassagnac. — M. Piou est capable de tout (Rires).

M. Ruau. — Je reproche à l'administration de s'être servie des secours votés en faveur des inondés, pour faire une propagande active en faveur de M. Piou. J'affirme qu'une somme de 125 000 francs prélevée sur les fonds a été versée dans une caisse privée, organisée dans un but électoral. (Exclamations). Cette caisse était administrée par un comité compo-

sé presque exclusivement de réactionnaires, et pas un centime de ces fonds n'a été distribué aux inondés républicains. Les secours étaient distribués à la porte des bureaux de vote. (Exclamations).

M. Piou. — Dans quelle commune ?

M. Ruau donne le nom de cette commune.

M. Piou. — Mais elle ne fait pas partie de ma circonscription (Rires).

M. Ruau lit une lettre d'un maire de la circonscription de M. Piou attestant que les mêmes faits se seraient passés dans sa commune.

Je proteste, dit-il, contre de pareilles manœuvres qui déshonorerait la République, si la République pouvait être déshonorée. J'ai fait moi-même de républicain et d'honnête homme, je demande à la Chambre d'ordonner l'enquête. (Applaudissements à gauche.)

RÉPONSE DE M. PIOU

M. Piou. (Mouvements d'attention). — Je me permets de faire remarquer à M. Ruau que son interpellation s'adresse beaucoup plus au préfet de la Haute-Garonne qu'à moi-même. Je ne connais pas M. Lutaud, je ne l'ai jamais vu, vous le connaissez beaucoup mieux que moi. (Rires).

M. Ruau. — Pour l'avoir combattu (Très bien à gauche).

M. Piou. — Je ne m'arrêterai pas aux faits de pression signalés par M. Ruau, je retiens qu'une chose de son réquisitoire : la répartition des secours.

M. Piou donne lecture de documents émanant du conseil général et établissant que le rapport soumis à cette assemblée qui de secours à l'élection. La vérité, c'est que l'honnêteté, l'électorale exigent qu'on s'ajourne après les élections la distribution des secours.

Ce sont les amis de M. Ruau et de M. Bepmale qui, pendant toute la campagne ont à la veille des votes, ont affirmé dans toutes les réunions qu'il y avait des secours réservés à l'élection. (Rires). S'il y a eu des secours réservés à l'élection, c'est à eux seuls qu'on les doit. (Rires). S'il y a eu des irrégularités commises, ce sont elles qui ont été dirigées contre moi. (Applaudissements au centre et à droite.)

Incidents

M. Camille Pelletan. — Je demande la parole.

Crus. Clôture ! Clôture !

La clôture est mise à dix voix.

A ce moment M. de Cassagnac (en levant la main contre la clôture), M. Pelletan c'est trop, c'est une véritable violation que vous avez pour les invalidations.

M. Camille Pelletan sur les marches de la tribune. — OUI, c'est une violation, de décadre les droits du suffrage universel. (Applaudissements à gauche).

M. de Cassagnac. — Quant il s'agit de proscription vous êtes toujours au premier rang.

Le président. — Je vous en prie, messieurs, ne continuez pas car vos interruptions ne figureront pas à l'Officiel.

La clôture est prononcée.

L'enquête est repoussée par 341 voix contre 166.

L'élection de M. Piou est validée.

La Chambre valide l'élection de M. Montégut dans la Loire-Inférieure.

On aborde la discussion des conclusions du 6^e bureau tendant à la validation de M. Disleu dans la première circonscription de Niort.

M. Dauzon combat l'élection.

M. Dauzon. — Je prie la Chambre de voter l'enquête.

M. François Regnier, rapporteur, conclut à la validation.

M. Dauzon insiste et demande le renvoi du dossier au bureau.

Le renvoi est repoussé et l'élection de M. Disleu est validée, ainsi que celles de MM. Delpech-Cantaloup, Goujon, Le Myre de Villers, Vieillard, Rispal et Surchamps. La séance est levée à 6 h. Séance demain.

FEUILLETON DE LA « FRANCE LIBRE » du 26 juin 1898

— 23 —

COSTAL L'INDIEN

par Gabriel FERRY

Comme Galeana parlait encore, on put vaguement distinguer une ombre confuse prenant pied sur la plage, puis une autre forme aussi indécise s'éleva sur la grève et s'élança après la première.

CHAPITRE IV

Le Pont d'Hornos

L'ardeur avec laquelle l'Indien se mettait à la poursuite de l'homme au caban semblait justifier les suppositions que les insurgés s'étaient plu à faire de ce mystérieux personnage.

« L'avez-vous vu de près ? demandait-on de tous côtés à ceux qui avaient accompagné le mariscal. »

« Un instant son capuchon s'est rabattu sur ses épaules, répondit un de ses soldats, mais il l'a si promptement relevé, qu'à peine a-t-on pu distinguer ses traits. »

« Quelle figure a-t-il ? »

« Une figure comme tout le monde. »

« Et Costal, qui le poursuit, ne vous a pas dit ce qu'il pensait de l'homme à la bayeta ? reprit un autre soldat. »

« Non ; mais ses yeux ont brillé d'une joie qui me fait croire que c'est un prince du sang de la famille royale. »

« Ce païen de Costal gagnera une belle rançon » ajouta un troisième. « Seuls, parmi tous, Galeana et le capitaine Lantejas ne partageaient pas cette curiosité. »

Le premier interrompit les conversations particulières en donnant l'ordre de regagner l'île, et le second se préoccupait exclusivement du risque que pouvait courir l'Indien sur la côte, où les royalistes étaient encore maîtres, grâce au fort, et ne songeaient guère à demander qui pouvaient être l'homme au caban.

Les yeux fixés sur le rivage, il suivait l'évolution d'une troisième ombre, plus noire que les deux premières.

« Si Clara n'était ni morte, ni blessée, c'était lui sans doute. »

« Quelqu'un peut-il me donner des nouvelles de Clara ? s'écria le capitaine ; est-il mort ? »

« Pas même blessé, répondit-on ; il était tout à l'heure encore avec nous. »

« C'était bien, en effet, le négre, qui, avec le dévouement silencieux et sans borne du chien pour son maître s'était élançé, sans dire un mot, à la suite de l'homme qu'il avait choisi pour frère d'armes. »

Don Cornello n'avait pas besoin que

l'exemple du noir lui traçât la conduite qu'il avait à tenir.

« Je ne saurais, dit-il au mariscal, passer toute une nuit dans l'incertitude sur le sort de Costal. Si vous le trouvez bon j'en prendrai deux hommes avec moi, je monterai dans cette barque vide et je gagnerai la plage. Peut-être le pauvre diable attend-il ma venue. »

Le mariscal avec sa bonté accoutumée, accorda au capitaine la permission qu'il sollicitait, et l'on entendit bientôt rattrapé la barque espagnole, qui déjà flottait en dérive à quelque distance.

« Soyez prudent, Lantejas, dit affectueusement le mariscal, tachez de ne pas vous éloigner de votre canot quand vous serez à terre ; j'ai cru remarquer quelques rôdeurs battant la campagne et les rochers. »

« Je serai prudent, soyez tranquille, seigneur Mariscal, répliqua don Cornello. »

En disant ces mots, il sauta dans la barque avec deux rameurs et fit pousser vers la plage.

Il va sans dire que depuis longtemps l'homme à la bayeta, l'Indien et le négre avaient disparu dans l'ombre de la nuit.

La grève était déserte et silencieuse, quand le canot de Lantejas y aborda ; c'était au milieu d'une petite anse fermée des deux côtés par des rochers assez élevés, à l'endroit même où Costal avait pris pied.

Don Cornello prêta l'oreille sans que le moindre bruit parvint jusqu'à lui ; puis, supposant cependant que Costal ne pouvait être bien éloigné, il l'appela de toutes ses forces.

Personne ne répondit à ses cris.

Deux longues heures se passèrent ainsi dans une vaine attente, pendant lesquelles il espérait, à chaque instant, voir revenir Costal de sa poursuite.

Plein d'inquiétude alors sur le sort de l'Indien, il résolut de le mettre à sa recherche.

Don Cornello mit deux pistolets à sa ceinture, et, son sabre à la main, il descendit sur la plage en recommandant à ses deux rameurs de se maintenir dans le canot à une dizaine de pas de la terre, et d'avoir l'œil au guet.

Les deux soldats le promirent, et l'officier s'éloigna avec précaution.

La lune n'était pas levée ; d'innombrables étoiles brillaient au firmament. Leur clarté, toutefois, n'était pas à la nuit son obscurité, qui permettait à don Cornello de dissimuler sa présence.

Il put néanmoins assez facilement, et malgré son inexpérience dans la science du rastreador (chercheur de traces), reconnaître les traces de ceux qu'il cherchait, tant qu'elles furent empreintes sur le sable. Mais lorsque le sol devint plus dur, il n'y vit plus aucun vestige. Il écouta attentivement, sans qu'aucune révélation arrivât à son oreille. Tout était muet autour

de lui, à l'exception du bruit sourd de la mer.

Avant de s'engager dans un étroit chemin creux, par où il suppose que le fugitif avait dû chercher à s'échapper, Lantejas jeta un regard sur son canot. Involontairement couchés sur leur banc et la cigarette à la bouche, les deux gardiens se laissaient balancer par la houle comme dans un hamac. Il n'y avait donc rien de nouveau de ce côté, et le capitaine s'enfonça dans le sentier creux que laissent entre elles les deux blanches falaises.

C'était bien le même chemin qu'avait suivi Costal qui poursuivait l'homme au caban. Celui-ci s'était enfoncé avec la rapidité d'un Basque, et jamais le négre ne fut parvenu à rejoindre l'Indien, lancé à toute course après lui, s'il ne l'eût entendu s'écrier plusieurs fois :

« Par l'âme des caciques de Tehuan-tepec, arrêtez-vous donc, lâche ! Ne suis-je pas seul comme vous ? »

Ces cris avaient guidé Clara sur les pas de Costal, et cette course à perte d'haleine se soutenait, de part et d'autre avec une égale ardeur, lorsque Costal s'était tout à coup arrêté.

Derrière un coude du sentier, l'homme à la bayeta, qui le précédait, venait de disparaître. Pendant qu'il essayait de deviner par où il avait pu passer, le négre l'avait rejoint.

« Par les cornes du diable, s'écria l'Indien, vous arrivez on ne peut plus à propos pour m'aider à retrouver une

trace que j'ai perdue ; vite, fouillez avec moi dans ces huïsons ; vous ne sauriez croire quel prix j'attache à saisir cet homme. »

« Est-ce qu'il sait le secret de quelque gîte d'or ou d'un banc de perles ? demanda Clara. »

« Eh non ! pour Dieu ! ne vous en faites rien. Tenez ! voyez-vous, là-bas sur une des berges du chemin creux ? »

« Le noir et l'Indien se remirent, cette fois, à la poursuite du fugitif, en quittant le chemin pour se perdre bientôt tous trois dans la campagne. Comme on verra tout à l'heure le résultat de la chasse que donnaient les deux associés à l'homme au caban, nous en supprimerons les détails pour retourner auprès des deux hommes laissés à la garde du canot. »

Tandis que le capitaine Lantejas s'avangait dans le chemin creux avec toute la circonspection dont il avait promis d'user, et avec une lenteur qui ne devait pas lui permettre de rejoindre de sitôt ceux qu'il cherchait, ses deux rameurs étaient bien loin d'observer la consigne qu'il leur avait donnée.

Le sommeil les gagnait l'un et l'autre, car tous deux avaient passé sur pied la nuit précédente.

« Si nous dormions à tour de rôle, dit le premier. »

« J'aimerais mieux dormir en même temps, dit le second ; séparés de la terre par la distance où nous sommes, je ne vois pas trop quel risque nous

LA GUERRE

HISPANO-AMERICAINE

Aux Philippines

LA SITUATION

Paris. — On télégraphie de Hong-Kong au New York Herald : « La ville de Ilo-Ilo et les environs sont calmes. 2.000 Espagnols attendent les Américains. »

A Cuba

LES NOUVELLES AMERICAINES

Paris. — Le Laffan Bureau communique la dépêche suivante : « On croit généralement que les Américains sont aidés par les Anglais. »

On mande de Washington qu'aucune action décisive ne se produira jusqu'à ce que tout soit prêt pour l'assaut général.

Juste à la, le principal objectif sera de dominer les postes de la ville pour empêcher aux renforts espagnols de les rejoindre.

On signale de nombreux incendies à Caimanera. On croit que les Américains évacuent cette position.

Les vapeurs Santo-Domingo et Montevideo ont réussi à sortir de la Havane jeudi soir avec de nombreux passagers.

Santiago (de l'avis de la presse, via Jamaïque). — Dans une interview, le général Shafter a déclaré qu'il était très satisfait de la tournure des opérations jusqu'à présent.

Le rapport officiel du général Weyler au général Shafter dit que dans l'engagement de Sevilla, le nombre de cavaliers irréguliers tués a été de 22. Celui des blessés a été de 70 à 80.

Le rapport dit ensuite que cinq fourgons chargés de blessés espagnols ont été dirigés sur Santiago après le combat. Beaucoup d'autres ont été envoyés sur des bateaux ou ont pu regagner Santiago à pied.

Les Cubains confirment la belle apparence des fortifications de Santiago. Il y a sept réseaux de fil de fer barbelé devant les tranchées. Ces tranchées sont reliées à une série de petits forts.

Le lieutenant-colonel Rosewell déclare que le tir des Espagnols à Sevilla a été étonnamment juste et très nourri.

Aux Etats-Unis

ROSDOMATEURS AMERICAINS

Londres. — On télégraphie de Washington : « On dit que le président Mac-Kinley, sur les instances du comité de la guerre, aurait décidé d'envoyer une flotte sur les côtes d'Espagne pour bombarder la péninsule. »

LES VICTOIRES DU CHEMIN DE FER

New-York. — On a reçu la dépêche suivante de Tuleo (Mississippi) : « Hier soir, un train militaire qui transportait un détachement de cavaliers réguliers commandés par le colonel Torrey s'était arrêté à cette station pour faire de l'eau. »

Le train avait été divisé en deux sections. Au moment où l'opération se terminait le train composant la deuxième section dévala le long d'une pente courbe et fut précipité sur la première section.

L'un des wagons a été télescopé. Cinq soldats ont été tués et quinze autres blessés grièvement.

LES LIVRES JAUNES

Paris. — On a distribué aujourd'hui trois livres jaunes dont un sur la Chine, l'autre sur l'évacuation de la Thessalie et le troisième sur la convention entre la France et la Grande-Bretagne au sujet du Niger.

Celui relatif à la Chine part du 15 septembre 1894 et prend fin le 9 juin 1898 par la réglementation des incidents du Kiang-Si.

Le livre jaune relatif au Niger contient la convention signée le 14 juin et une annexe importante qui, bien que le tracé des lignes de démarcation sur les deux cartes annexées au protocole soient supposées être généralement exactes, ne peut être considéré que comme la représentation absolument inexacte de cette ligne jusqu'à ce qu'elle soit confirmée par de nouveaux levés.

Enfin, le ministre des affaires étrangères a fait également publier une annexe au Livre jaune contenant les documents diplomatiques concernant les arrangements, actes et conventions relatifs au nord, au centre et à l'ouest de l'Afrique, de 1891 à 1898, c'est-à-dire l'acte général de la conférence de Berlin (25 février 1885), celui de la conférence de Bruxelles (2 juillet 1890) et les conventions et arrangements faits en 1890 avec le Portugal, en 1892 avec la République de Liberia, de 1884 à 1894 avec l'Etat indépendant du Congo, de 1881 à 1895 avec la Tunisie, de 1885 à 1897 avec l'Allemagne et de 1889 à 1898 avec la Grande-Bretagne.

coups de revolver. La mort a été instantanée.

Aloyes est resté dans la chambre de la femme Nicolini. Lorsqu'on est venu l'arrêter, il a tiré deux coups de feu sur les agents, mais n'a d'ailleurs pas atteint.

Finalement, le meurtrier se voyant sur le point d'être pris, s'est fait sauter la cervelle.

Petites Nouvelles

Paris. — Hier ont été célébrées au milieu d'une grande affluence, les obsèques du prince d'Esling, petit-fils du maréchal Masséna. L'inhumation a eu lieu au Père-Lachaise, dans un caveau de famille.

VARIÉTÉS

Les Syndicats en Angleterre

On se plaint quelquefois en France de la lenteur des statisticiens; l'Angleterre, sous ce rapport, n'a rien à nous envier, car c'est seulement en 1898 que le Parlement anglais a reçu communication du rapport du Labour correspondant sur le mouvement des trade-unions en 1894 et 1895.

Ce document, à cause de sa date, n'est plus d'une rigoureuse exactitude, car, depuis trois ans, le nombre des associations ouvrières a dû augmenter, et, par suite, le chiffre des adhérents et le montant des cotisations; mais, tel quel, il suffit à se rendre compte de l'importance et de la force des sociétés mutuelles de l'autre côté du détroit.

L'Angleterre nous a de beaucoup devancés dans le mouvement des associations ouvrières, car tandis que les syndicats français n'ont reçu leur consécration légale qu'en 1884, les premiers trade-unions remontent à un demi-siècle.

Elles ont moins émetté leurs efforts que nos syndicats français, et sont, par cette raison, arrivées à conquérir une force plus grande par le nombre de leurs adhérents et la puissance de leurs ressources.

Chez nous il est vrai, les syndicats agricoles ont profité de la loi de 1884, que le législateur n'avait pas songé à faire pour eux, et ont pris un merveilleux essor, tandis que les cultivateurs anglais n'ont presque pas recouru à l'association.

Nous avons, en France, plus de onze cents syndicats agricoles; il n'y en a pas quarante en Angleterre, où l'agriculture cède le pas à l'industrie, et où la terre est entre les mains des grands propriétaires.

En somme, on peut dire que les trade-unions sont restées exclusivement ouvrières et industrielles. Moins nombreuses que les syndicats français, elles groupent beaucoup plus d'adhérents. Depuis 1884, il s'est constitué en France plus de deux mille syndicats ouvriers, comprenant un peu plus de quatre cent mille membres; il n'y a pas en Angleterre mille trade-unions, mais ces huit cents sociétés ont groupé près de douze cent mille participants; il en est quelques-unes dont les adhérents dépassent le nombre de cinquante mille.

Les syndicats français, à part les syndicats agricoles, sont loin de produire les résultats des unions professionnelles anglaises; ils sont loin d'avoir la même force, la même stabilité.

C'est que les syndicats ouvriers français, ont une allure révolutionnaire; ce sont d'ordinaire des caisses de résistance, et la plupart se laissent enchaîner au service des politiciens radicaux ou socialistes.

En Angleterre, les unions ouvrières actuelles sont plus réellement professionnelles. Un à cinquante ans, les Trade-Unions se sont laissées aller, elles aussi, aux luttes politiques propre-

ment dites, mais l'expérience leur a montré qu'elles s'étaient fourvoyées. Avec le temps, les ouvriers anglais ont compris que pour arriver à de bons résultats pratiques, il fallait se cantonner sur le terrain économique et professionnel.

Les ouvriers anglais sont mutualistes, et leurs syndicats sont de vastes caisses de chômage qui répondent en partie aux nécessités les plus immédiates et les plus urgentes. C'est là le secret de leur force et de leur stabilité.

Que l'ouvrier anglais chôme parce qu'il est malade, blessé ou trop âgé, parce qu'il est mis à pied ou que la grève suspend le travail, la caisse du syndicat dont il est membre lui vient ordinairement en aide.

C'est par cette direction, intelligemment professionnelle et mutualiste, que les trade-unions sont arrivées à distribuer à leurs membres des secours importants et efficaces. Le tableau des dépenses de l'année 1894 — les dernières qui soient relevées dans le rapport du Labour correspondant — donnera une idée générale des ressources de ces sociétés et de l'emploi qu'elles en font.

Chômage proprement dit. Fr. 12.749.675 Malades..... 5.647.210 Accidents..... 586.900 Retraites..... 3.193.300 Frais funéraires..... 2.098.425 Greves..... 5.282.450 Aide aux membres nécessiteux..... 1.782.825 Aide à d'autres syndicats..... 2.971.450 Frais généraux et divers..... 8.262.075

Ces larges dépenses n'épuisent pas leur caisse, car, à la fin de l'exercice 1895, les réserves des principales associations dépassaient la somme de quarante-deux millions.

Il est probable qu'actuellement le chiffre a beaucoup baissé, car la grève des métallurgistes en 1897 a dû fortement attaquer la réserve.

Assurément, tout n'est pas parfait dans le système et la direction des trade-unions, mais on peut constater qu'elles n'ont pas la prétention d'imposer à leurs membres un credo socialiste, qu'elles s'occupent sérieusement des intérêts corporatistes et qu'elles donnent à l'ouvrier une aide utile dans les circonstances difficiles de la vie.

Des détails qui précèdent on peut tirer, en ce qui concerne les syndicats français, deux réflexions qui s'adressent, l'une aux ouvriers eux-mêmes, l'autre au législateur.

Nos ouvriers gagneraient beaucoup à écarter les politiciens de la direction de leurs syndicats. Leurs intérêts plus certains sont souvent sacrifiés aux ambitions de quelques personnages dont le seul but est de se mettre en évidence et de pêcher un mandat rétribué.

Quant au législateur, il doit trouver que l'heure est venue de compléter la loi de 1884, en donnant aux syndicats le droit de posséder. C'est seulement quand les trade-unions sont devenues riches qu'elles ont renoncé à leurs tendances anarchiques du début. La prospérité est le meilleur remède aux idées socialistes.

XXX.

Mort de Mme Cambon

Pau. — Mme Paul Cambon, femme de l'ambassadeur à Constantinople, est morte hier à l'hôtel Bellevue où elle avait ses appartements.

Mme Cambon venait tous les ans passer la plus grande partie de l'hiver à Pau où M. Cambon venait fréquemment la voir.

Il y a quinze jours le médecin ordonnait une cure aux Eaux-Bonnes, mais l'état de Mme Cambon empira tout à coup et elle dut s'altérer.

M. Cambon immédiatement prévenu arriva en toute hâte de Constantinople et put assister aux derniers moments de sa femme.

Le corps sera transporté à Paris où aura lieu l'inhumation.

Pendant toute la journée les autorités do revenir vers le rivage, il s'en éloigna rapidement.

Drôles ! s'écria don Cornelio, surpris et alarmé de la manœuvre incompréhensible qu'il voyait faire à ces deux hommes : c'est moi, le capitaine Lantejas !

Un éclat de rire moqueur répondit aux paroles du capitaine, et, presque en même temps, il vit avec un horreur profonde s'avancer vers lui, portés par les flots, les cadavres de ceux qu'il croyait voir encore au loin faire force de rames pour gagner le large.

Les deux radeurs nocturnes avaient perdu quelque temps à dépouiller les cadavres gémissants sur la grève et dans le canot, et ils avaient à peine achevé leur besogne quand l'aspect du capitaine les avait frappés d'effroi.

Tous deux s'étaient couchés au fond de la barque, ignorant si le personnage qui s'avancait était accompagné. Quand ils eurent acquis la certitude qu'il était seul, ils reprirent alors tranquillement leurs avirons pour s'éloigner, non sans avoir éprouvé la tentation de revenir attaquer don Cornelio.

Les appréhensions manifestées par le mariscal étaient évidemment bien fondées, et cependant il fallait, faute de pouvoir faire autrement, prendre la résolution de regagner, en tournant le fort, le camp de Morelos en dépit des radeurs.

Le capitaine avait déjà fait, l'avant-veille, un chemin à peu près semblable avec Costal, et, à tout prendre, il avait encore la chance de le rencontrer. Il s'orienta de son mieux pour se

civiles et militaires sont venues s'inscrire à l'hôtel Bellevue.

UN VIEUX MARIN

miraculeusement guéri de plusieurs maladies incurables, a fait le serment d'employer le reste de ses jours à faire connaître à tous ceux qui souffrent, la bienfaisante découverte à laquelle il doit son salut, et qui assure la guérison radicale de toute maladie causée par VICES DE SANG. Dartres, Boutons, Rhumatismes, Asthme, Bronchite, Gastrite, Anémie, Goutte, Maladies secrètes, etc. Ecrire : L. Gervat, 45, rue de la République, Lyon. Réponse explicative. Brochures gratis.

Chronique Locale

Bulletin météorologique du 27 juin. — Une vaste zone de pressions faibles s'étend de la Scandinavie à l'Algérie et de l'Angleterre à la mer Noire, avec des minima sur le N. de l'Allemagne et sur le golfe de Gènes; d'autre part, le baromètre remonte sur l'Europe occidentale et les pressions supérieures à 764 m/m apparaissent sur l'Irlande et l'Espagne.

Le temps semble devoir être un peu frais avec pluie par instants.

Société d'enseignement professionnel. — La distribution des prix aux élèves de la Société de l'enseignement professionnel du Rhône a eu lieu hier au Grand Théâtre en présence d'un public si nombreux que plus d'une personne n'a pu pénétrer dans la salle, pourtant si vaste.

Cette cérémonie, présidée par M. Bayet directeur de l'enseignement primaire au ministère de l'instruction publique, a été occupée par la lecture faite par M. Mangin, président de la Société, du compte-rendu de l'exercice écoulé; par un discours de M. Farrot qui a rendu hommage aux fondateurs de la Société et enfin par une magistrale allocution de M. Bayet qui a fait ressortir entre autres points de vue la nécessité d'introduire l'étude des langues vivantes dans l'enseignement primaire.

La fête s'est terminée par un brillant banquet de 150 couverts donné au Grand-Café.

Tapage nocturne. — Hier, vers trois heures du matin, un gardien de la paix a arrêté un individu, faisant partie d'un groupe qui, sortant du café du Théâtre, rue d'Egypte, troubloit par ses cris ou hurlements la tranquillité des habitants du quartier.

Les camarades de l'individu ont essayé, mais en vain, de le délivrer des mains de l'agent qui, peu troublé par leurs protestations et orrailleries, leur a fait décliner au poste noms et qualités.

Suicide. — Hier soir, vers 5 heures, un individu inconnu paraissant âgé de 30 à 35 ans, s'est jeté dans le Rhône du haut du pont de l'Hôtel Dieu. Son acte a été tellement rapide que deux témoins de l'accident, placés tout près de lui, n'ont pu le saisir.

Le lève, grossi par les dernières pluies et particulièrement dangereux a été endroit, n'a pas permis de se porter aussi vivement qu'on l'aurait voulu au secours du malheureux qui a disparu complètement 150 mètres environ avant le pont de la Guillotière.

Agresion nocturne. — Dans la nuit de lundi le sieur Rabut est venu, en fiacre, annoncer au poste de police que plusieurs individus l'avaient attaqué au coin de la rue Paul-Bert et de l'avenue de Saxe.

Les malfaiteurs l'avaient d'abord frappé à coups de poing et avaient pris la fuite après l'avoir terrassé.

La victime qui avait la figure ensanglantée et une jambe fracturée a été accompagnée à son domicile.

La pluie. — Par suite de l'orage d'hier la place de la Boucle a été inondée et l'eau commençait à pénétrer dans les rez-de-chaussées des immeubles n° 34 et 40 sur le cours d'Herbauville. La circulation des tramways a, elle aussi, subi une interruption de 20 minutes.

Entre voisins. — Le sieur Gadeau, cafetier, rue de la Madéline, 41, a requis les gardiens de la paix pour expulser de son domicile le sieur Pin, 48 ans, même adresse, qui, à la suite d'une vive discussion, avait enfoncé un panneau de la porte de son établissement.

L'arrivée des agents avait déterminé le retrait du jeune homme.

A 11 heures, la discussion recommençait, les mêmes faits se reproduisaient, mais cette fois les agents emmenèrent les deux belligérants devant le commissaire de police qui statua sur l'affaire.

La foudre. — A midi 45, la foudre est tombée sur le fil conducteur du tramway électrique de Bellecour à Eouly et l'a brisé.

Le fluide n'a pas commis d'autres dégâts et la circulation a pu être rétablie au bout de quelques minutes.

Chronique du feu. — Un commencement d'incendie s'est déclaré hier matin dans un immeuble en construction de la rue Dunoir. Les voleurs et le pompier de service au Mont-de-Piété ont eu rapidement raison du fléau.

Arrestations. — Ont été écroués les nommés Turin, pour bris de clôture et flouterie d'aliments; Vaganay, pour vol de linge.

Imprudente. — La jeune Victorine Desmarais, grande rue de la Guillotière, 102, a été tamponnée sur la place du Pont par le tramway à vapeur de Perrache.

Elle n'a été blessée que légèrement au bras gauche, grâce au sang-froid du mécanicien qui, l'ayant aperçue au moment où elle cherchait à traverser la voie avait stoppé presque immédiatement.

MANÈGE VÉLOQUE DU PARC. 1. pl. d'Helvétie. Fausse véloque. — Vers 2 h. 1/2 du matin, les agents en tournée rue Gasparin, ayant vu ouverte la porte du café de la Régence et ayant frappé sans obtenir de réponse, pénétrèrent dans l'établissement.

Devant les recherches négatives qu'ils opérèrent pour découvrir le ou les voleurs présumés, ils pénétrèrent la dame Clément, propriétaire du café, qui a déclaré, vérification faite, qu'il ne manquait rien et que l'on devait attribuer tout ce dérangement à l'employé chargé de la fermeture de l'établissement.

Anciens militaires du génie. — Une société fraternelle nationale et de caisse de retraite des anciens militaires du génie existe depuis le 1^{er} juillet 1889.

Cette société, autorisée ministériellement, a son siège social à Lyon, rue Grenette, 16, et se compose actuellement de 1.100 membres, tant honoraires que participants, formés par sections, subdivisions ou groupes dans plusieurs départements circonvoisins.

Elle est administrée par un conseil supérieur composé de : un président, un trésorier général, un secrétaire général, nommés par le conseil et d'un délégué départemental choisi par chaque section.

Un congrès a lieu annuellement, à Lyon, le deuxième dimanche de mai; il se compose d'un conseil supérieur, de la commission de contrôle et d'un délégué par 50 membres ou fraction de 30, et choisi dans chaque section.

Actif social au 31 décembre 1897 : 25 mille 64 fr. 20 c., convertis en valeurs déposées à la Banque de France; cotisations versées par les membres actifs : 1.449 fr.

Le président est constamment à la disposition de ceux qui lui demandent de plus amples renseignements, les statuts et les instructions de la société.

Les Parfaits Pêcheurs. — Une délegation de 25 « Parfaits Pêcheurs » de Lyon, accompagnée de son drapeau, est allée à l'avant-hier à Mâcon disputer à de nombreux concurrents 150 francs dit-on, les lauriers promis aux vainqueurs du brillant concours de pêche qu'avait organisé la société de cette ville « La Parfaite ».

Quinze prix ont été enlevés par nos compatriotes, nous citons : Le 1^{er} prix de grosse pièce attribué à M. Balmot.

Le 1^{er} prix de quantité remis à M. Durafour.

Les 13 autres ont été partagés entre MM. Knob, Calinon, Berlioz, Benier et G. Jean.

CHABLY! QUINA DÉLICIEUX

SELS NATURELS POUR EAUX GAZEUSES Pharmacie du Serpent, 32, rue Lantour.

M. J. A. PERRIER, A. G. J. Jules Aurioi, vêtements ecclésiast. Nimes

GUÉRISSON DES

HERNIES Maladies des Hommes (Chutes de reins, troubles nerveux, constipation), Dilatation d'estomac, Rein flottant, etc.

Traitement rationnel, simple, peu coûteux, par une nouvelle méthode assurant une guérison rapide et sûre, supprimant douleurs et bandages. M. et Mme A. GARRAUD, 30, rue Ferrandière, Lyon, reçoivent les lundis, mardis, jeudis et vendredis, de 2 à 4 heures. Attestations nombreuses. Envoi de la brochure sur demande. Médecin consultant gratuitement.

JAURES A TOULON

L'ex-leader de l'extrême-gauche est allé faire à Toulon l'exposé des doctrines socialistes qui lui sont chères. Sa conférence a eu lieu à la salle Marchetti dans des conditions assez bizarres pour une réunion dite publique.

Pour pouvoir pénétrer dans la salle, il fallait être porteur de cartes qui n'avaient été délivrées qu'abon escient. Cependant quelques contradicteurs s'étaient glissés dans la salle et l'un d'eux a demandé à M. Jaurès d'expliquer son attitude dans l'affaire Dreyfus. Comme réponse à cette demande, M. Jaurès a cru devoir faire cette déclaration que nous reproduisons in-

pouvons courir; le capitaine en sera quitte pour nous éveiller.

Et, au lieu d'avoir, l'œil au guet, comme il leur avait été enjoint, tous deux, avec un sursaut ensemble, s'endormirent profondément.

Ce sommeil interpestif fut cause qu'ils n'aperçurent ni l'un ni l'autre des deux hommes qui s'avançaient avec précaution, le long des rochers, sur la grève, et les pieds presque baignés par la mer.

Ces deux individus ne portaient pas d'uniformes; mais ils étaient armés de fusils. Quant à leur présence, quelques cadavres, que la mer repoussait vers la terre, en justifiaient facilement la cause.

C'étaient de ces maraudeurs à la suite des armées, pour qui toute proie est bonne, qui pillent les vivants et dépouillent les morts. Ceux-ci appartenaient à l'armée royaliste, et, chassés d'Acapulco comme les loups d'un bois après une battue, n'osant demander asile dans le fort et craignant de tomber entre les mains des insurgés, la vue d'un canot les séduisit.

Les deux rameurs continuaient à dormir sur leur banc, l'un à bâbord, l'autre à tribord.

Les deux radeurs eurent une même idée : celle de s'emparer d'un canot si mal gardé, et de deux vivants de faire deux morts.

Leurs fusils se levèrent en même temps, et après avoir pris leurs points de mire aussi à l'aise qu'ils purent le jour, ils firent feu à la fois. La dou-

nel. Les deux coups avaient porté la mort.

Le capitaine Lantejas entendit seul l'explosion. Depuis une heure environ, il marchait au hasard, sans connaître les lieux qu'il parcourait, se demandant de quelle utilité il pouvait être pour le nègre et l'indien qu'il continuait plus longtemps une recherche si obstinée.

Evidemment il ne pouvait rien pour eux, au milieu de ces solitudes inconnues, et il résolut en conséquence de retourner sur ses pas. Il reprit la route qu'il venait de parcourir; mais à peine commençait-il à marcher vers la mer, à laquelle il avait jusqu'alors tourné le dos, qu'il entendit retentir les deux coups de feu dans cette direction.

Au premier moment, il ne put se défendre de l'appréhension fort vive de quelque malheur; il pensa ensuite que Costal et Clara, de retour sur la grève, avaient tiré deux coups de pistolet pour avertir de leur présence et demander un canot afin de regagner l'île de la Roqueta.

Cependant, en réfléchissant, il se dit que, si sa conjecture était vraie, l'indien et le nègre avaient dû trouver les deux hommes à qui il avait confié le soin de son embarcation. Cette idée le frappa comme un éclair; l'appréhension reprit le dessus dans son esprit, et, au lieu de marcher, il courut. Il résulta de là qu'il franchit en moins d'une demi-heure la distance qu'il venait de mettre près d'une heure à parcourir.

En arrivant au bout du sentier creux

tout l'horizon devant lui; son canot avait disparu; il s'avança et ne vit que la mer houleuse. Il crut s'être trompé de route, mais l'aspect du chemin creux ouvert au milieu des falaises lui rappela parfaitement l'endroit de son débarquement. C'était bien le même, et le canot ne devait pas être éloigné.

Enfin, un examen plus attentif lui fit découvrir une masse noire balancée au loin par la houle; don Cornelio espéra.

La marée, quoique presque insensible sur ces rivages, avait sans doute, en se retirant, emporté le canot au large, pendant le sommeil de ses deux gardiens.

Le capitaine appela à voix basse d'abord, puis, ne recevant pas de réponse, il haussa la voix, mais inutilement. Le canot continuait à rouler d'un bord à l'autre, sans que rien indiquât qu'on l'y eût entendu. Il cria de toutes ses forces, ce fut en vain, l'écho seul répondit à son appel. La masse noire continuait à osciller de droite à gauche avec une monotonie lugubre.

Il écouta et n'entendit que le bruit de la mer qui clapotait en étendant sur la grève une légère frange d'écume; les intermittences de profond silence et de soupir plaintifs de chaque flot mourant sur le sable, portaient dans l'âme du capitaine une terreur vague d'abord, mais qui bientôt se précisa d'une manière terrible.

Deux hommes parurent tout à coup dans le canot, qui semblait vide et abandonné, et quatre bras le trappèrent à la fois de l'aviron; puis, au lieu

(A suivre)

extenso, M. Jaurès le faisant, a-t-il dit, pour la première fois :

Pendant le procès Zola, a affirmé M. Jaurès, dans la salle des Pas-Perdus, j'ai entendu de la bouche même de M. Charles Dupuy, tomber l'assurance formelle que le capitaine Lebrun-Renaud n'a pas du tout déclaré l'aveu de Dreyfus...

Or, un rédacteur du Temps ayant mis sous les yeux de M. Charles Dupuy le récit de M. Jaurès, voici la réponse que lui a faite l'ancien président du conseil :

Il est à ma connaissance que le capitaine Lebrun-Renaud, aussitôt après la parade d'exécution, a rapporté à ses chefs l'aveu de Dreyfus et que ceux-ci en ont fait acte par écrit.

D'autre part, j'ai appris de source autorisée que, en octobre ou novembre 1897, invité par le ministre de la guerre à fixer ses souvenirs, le capitaine Lebrun-Renaud écrivit et signa une attestation qui ne faisait que confirmer le rapport du jour de l'exécution.

Voilà ce que j'ai pu dire dans la salle des pas-perdus ou ailleurs, et je n'ai pas autre chose à ajouter.

C'est clair et net, et d'autant plus intéressant que M. Charles Dupuy, il faut pas l'oublier, était président du conseil au moment où se sont passés les événements qu'il rapporte aujourd'hui.

Grave Accident de Bicyclette

Grenoble. — Dimanche de l'après-midi, deux courses de bicyclettes avaient été organisées à l'Esplanade à l'occasion de la vogue de ce quartier.

Il était 3 h. 1/4. Les concurrents lancés à toute vitesse, accomplissaient l'avant-dernier tour de piste. En tête du peloton se trouvait le coureur Deuil. Il arrivait au virage, quand un gros chien se détacha des rangs des spectateurs et traversa la piste. Deuil ne put l'éviter et fut projeté par le choc à quatre ou cinq mètres en avant, la tête première.

Le peloton des coureurs suivait Deuil de près. M. Berthier qui arrivait second voulut éviter la machine de Deuil qui obstruait la piste; il fit une brusque « emborquée » et vint tomber dans les rangs des spectateurs où il renversa un vieillard de 74 ans, nommé Jourdanet, tout en se faisant lui-même quelques légères écorchures.

On s'empressa autour des blessés qui furent transportés au café Chavannes où M. Tabar, interne, leur donna les premiers soins et les fit transporter d'urgence à l'hôpital.

Le jeune Deuil est dans un état assez grave, mais on pense qu'il sera rétabli dans trois semaines.

Quant à M. Jourdanet il est dans un état qui fait craindre pour ses jours. Outre des plaies profondes à la tête le vieillard a deux côtes enfoncées.

Son fils, M. Jourdanet, colporteur, rue de Sault, 6, a été prévenu de ce tragique événement qui a causé un vif émoi dans notre ville.

DÉPARTEMENTS

RHONE

L'Arbresle. — Certificat d'études. — Les frères Maristes de l'Arbresle présentent cette année au certificat neuf élèves. Ils ont tous été reçus, ce qui n'étonne guère le Frère Ammien, directeur de l'école, n'ayant jamais eu d'insuccès depuis qu'il présente ses élèves au certificat.

Mais on s'étonne à bon droit que deux de ses élèves méritant le prix du département, en aient été privés comme élèves congréganistes.

LOIRE

Chambon-Fegerolles. — Fêtes locales. — Dimanche on vit au milieu d'un grand concours des populations voisines, les fêtes locales des communes de Roche-la-Mottière et St-Victor-sur-Loire de notre canton.

A l'une et à l'autre de ces fêtes, qui ont été favorisées par un temps splendide,

pas vu, de toutes les vacances, M. Laubriet, arrivé seulement en octobre à la Landehue. Et celui-ci, traversant Beau-préau pour se rendre à Paris, s'était enfin souvenu de son filleul.

Au moment où M. Laubriet, accompagné de sa femme et de ses deux filles, ouvrait la porte du vestibule et s'avancait sur la terrasse, Pierre jouait à la balle au bas du mur, dans la grande cour.

Il jouait avec la fougue qu'il y mettait à certaines heures, couvert de poussière, tête nue, le front en sueur. Un pâle soleil de fin d'automne lui sautait entre deux nuages, et pour se réchauffer à ses derniers rayons, malgré le bruit, quelques pinsons se posaient sur la fine pointe des tilleuls, où des nids de chenilles remplaçaient les feuilles tombées.

Tout à coup les ombrelles de mesdemoiselles Laubriet apparurent au-dessus du mur bas de la terrasse.

Noëlle! crièrent vingt voix, Noëlle, on te demande au parloir!

Pierre s'arrêta court. En reconnaissant les châtelines de la Landehue, il eut un instant de si grande confusion, qu'il eût voulu pouvoir s'enfuir et se cacher.

Puis, brusquement, il prit son parti, renoua sa cravate, secoua la poussière de sa veste, ébouriffa ses cheveux de mail-long, collés sur ses tempes, et courut vers l'escalier.

Absence de Ponthual lui donnait-elle plus de liberté, ou l'âge plus d'aplomb; était-ce un de ces accès de couraie comme en ont les timides pris au piège?

Il se présenta sans bredouiller, et serra la main de M. Laubriet en disant ce qu'il ne disait jamais :

Bonjour, mon parrain!

M. Laubriet parut enchanté. Il regarda le collégien avec un certain étonnement admiratif, comme s'il venait de le découvrir, et répondit :

Tiens, ce Pierre!... Il y a une éternité que je ne t'ai vu, mon filleul.

C'est vrai; depuis Pâques dernier.

— Te voilà demi-bachelier, et philosophie tout à fait. Dans quelque mois, tes études seront finies, et une autre vie commencera pour toi, la vie sérieuse.

— Dans deux cent cinquante-neuf jours.

— Vous les comptez? dit Madeleine.

— Oui, mademoiselle, je les compte; j'ai peur d'eux.

— Comment! fit-elle, peur de l'avenir?

— Je le comprends joliment, interrompit Marthe; cela me ferait un terreur folle, à moi, le séminaire, avec sa grille, sa cloche, ses murs nus, sa règle... oh! une règle surtout!

— Marthe! dit madame Laubriet, toujours émue des sottes impétueuses de sa fille cadette, ce ne peut être là la pensée de Pierre. N'est-ce pas, Pierre?

— Evidemment, se hâta de dire le jeune homme; je me trouve bien ici, voilà tout.

Ils continuèrent à causer en se promenant sur la terrasse. Pierre se sentait moins embarrassé que de coutume. M. Laubriet était de belle humeur et de retour à Paris. La conversation fut donc plus animée, plus longue qu'elle ne l'était d'ordinaire entre eux. Madeleine n'y prit point part. Elle ne considérait pas précisément comme une distraction les visites au collège. A petits pas, sur le sable craquant, elle se contenta d'accompagner ses parents, de regarder toutes choses autour d'elle, d'écouter avec des airs distraits et d'échanger avec sa sœur, de temps à autre, un coup d'œil ou un mot qui les faisait rire toutes deux.

Cependant, quand Pierre eut quitté la famille Laubriet, au moment où il descendait les premières marches du perron pour retourner dans la cour, il entendit Madeleine dire à son père, de sa voix nette et un peu dédaigneuse :

— Il a vraiment gagné, ce garçon!

Et, en effet, les traits de Pierre Noëlle s'étaient affinés par ce travail lent de la pensée, qui met son empreinte sur le visage de l'homme. Ils avaient perdu quelque chose de leur rudesse primitive. Sur ses joues, au coin des lèvres, une barbe fine et frisée commençait à pousser. La physiologie était étonnée, l'œil un peu sombre, le sourire charmant.

Revenu à l'étude, ce jour-là, Pierre ne put travailler. Il mit les coudes sur son pupitre, sa tête entre ses mains, et, sans lire une ligne du livre qu'il avait sous les yeux, paraphrasa longuement, avec délices, les six mots aimables de Madeleine Laubriet.

Il se sentait aussi les jours à la Genivière. Et demain, c'est le jour de sortie. Comme il fait bon veiller, cette nuit d'hiver, au coin du feu! Dehors, il gèle légèrement; autour du foyer, où les tisons d'un fagot se consomment peu à peu, recouverts par un bout d'une écorce de cendres, blanche et frémissante, que le vent soulève, le Noëlle sont assis en demi-cercle. Le père tresse des pailions pour mettre le pain à lever. Assis et penché en avant, il enroule sur elle même une torsade de paille qui formera le fond, et lie les anneaux de cette spirale les uns aux autres, au moyen d'une sorte de lanterne verte. Est-ce du jonc, de l'osier? Non, une tige de ronce coupée en quatre. C'est Jacques qui a été cueillir dans les haies ces longs brins souples qui s'allongent derrière sa chaise, et s'enlacent comme des couleuvres.

Il les prend un à un, les fend avec son couteau, les passe à son père. Tout deux sont absorbés par ce travail, auquel se prêtent mal leurs mains dures à plier.

A côté, il y a quatre femmes, quatre bonnets blancs inclinés aussi vers le feu, presque pareils, quatre bonnets blancs qui ne causent presque pas, et s'appliquent de leur mieux à la métayerie d'abord, un peu parcheminée et amaigrie maintenant, sa fille aînée prend d'elle, Marie, plus brune, plus grande et de physionomie plus sévère; puis Antoinette alerte, éveillée, toute blonde et rose; enfin, la dernière et touchant de sa chaise l'autre montant

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

de la cheminée, Mélie Rainette, qui est venue passée la veillée à la Genivière. Elle y vient souvent; depuis quelque temps, Aurait-elle donc changé? Serait-elle devenue coureuse et folle de plaisir comme tant de filles qui s'en vont bavarder, danser et caqueter de ferme en ferme? Mais non, voyez-les toutes. Chacune a sur son tablier un pouton de fil, à la main un crochet fin d'acier et une sorte de rosace blanche à jour qui grandit plus ou moins vite, suivant l'âge et l'adresse.

Mélie est la plus adroite, naturellement. C'est elle qui a donné aux autres la méthode et le dessin. Ses mains, doigts d'ouvrière, plissés et pliqués, tordent le fil d'un effort sûr et rapide.

Antoinette et Marie se vont tant qu'elles peuvent. Mais on sent bien qu'elles n'ont pas l'habitude de ce travail. Dans les mémoires de Vendée, on ne fait pas de dentelle au crochet.

(A suivre.)

<

COLLECTIONNEURS d'Affiches Illustrées

UN HERBORISTE exerçant depuis 30 ans a acquis l'expérience de guérir au moyen de simples les maux de tête, les migraines, les névralgies, les douleurs de l'estomac, du foie, des reins, de la vessie, ainsi que les accès de la rage, M. SIMON, herboriste à Cham-mont (H.-M.), envoie sa méthode de guérison contre 1 fr. 50. en timbres-poste.

FABRIQUE DE LAINES Tapisseries, Couvertures et Sols AIX PETITS COBELINS 10, rue Bât-d'Argent, Lyon

AUX 4 BLASONS MALAVAL Gravure sur tous genres

GRANDE PHARMACIE DE L'ÉLÉPHANT GRANDE BAISSE DE PRIX

GENÈVE Hôtel du Mont-Blanc Rue du Rhône, M^{me} Vve GRAS MOYNET, recommandée au clergé et aux familles.

UNE PERSONNE compétente en la matière, s'occupe de questions litigieuses et de règlements de successions.

UN IMMEUBLE de joli rapport, neuf, bien construit, avec dispositions des plus modernes

VALS AUGUSTINS Pour bien digérer et se bien porter boire Vals

A LOUER pour l'été, maison de campagne, à Jussey-Solez.

PROPRIETES - CHATEAUX Villas, Vignobles dans tout le Sud-Est de la France

Rôtisserie Marseillaise de Café

Table with 2 columns: N° and PRIX DE VENTE. N°1 Bande Bleue fr. 3 » le 1/2 kilo, N°2 Violette fr. 2.30, N°3 Rouge fr. 2.60, N°4 Verte fr. 2.40, N°5 Jaune fr. 2.25

Exiger les boîtes carton revêtues des bandes de garantie à la marque de la Rôtisserie Marseillaise de Café.

DÉPOT : 8, PLACE BELLECOUR

FABRIQUE D'ARTICLES DE CAVES

Et de Machines-Liquides en tous Genres. Fabrique de Bouteaux, de Machines à couler, à rincer, à tirer, de Filtrés et tout ce qui concerne les Fournitures pour Négociants en Vins, Distillateurs, etc.

VIENT DE PARAÎTRE LE CHRISTIANISME SOCIAL

PROPRIÉTÉ CAPITAL & TRAVAIL par L'ABBÉ NAUDET. Directeur de la Justice Sociale. Un beau volume de 422 pages; prix: 3 fr. 50, franco, 4 francs

LISEZ LA FRANCE LIBRE ILLUSTRÉE

Polices remboursables à 100 fr. Coûtant 5 francs au Comptant ou 6 francs, payables en 60 mois. SOCIÉTÉ MUTUELLE FRANÇAISE. Siège social: 2, Rue du Bât-d'Argent, 2, Lyon.

Étude de M^e A. Peiron, docteur en droit, 19, rue d'Algérie, 19.

VENTE PAR LICITATION D'IMMEUBLES

Maison d'habitation et Vastès bâtiments avec force-motrice pour venir à bout tous genres d'industrie.

A LOUER pendant les vacances, le chalet de Laïchère; station d'altitude, pays de chasse, ombre, soleil, vue superbe.

ORGUE A TUYAUX A VENDRE (bonne occasion)

A LOUER Villa 9 pièces, av. Jardin 300 m, Demi-Luna.

A VENDRE Belle maison neuve et de bon goût, située rue de Nuits.

REPRÉSENTANT pour quelques provinces de la France, le cherche encore un représentant pouvant s'occuper pour son compte de la vente des produits pour peintres et des rouleaux pour marchands de tapisseries.

ON PLACERAIT sur garanties en une ou plusieurs fractions, à 3.75 0/0 une somme considérable. N° 2471.

TOILE SOUVERAINE contre Douleurs Plaies & Blessures

PIANOS & ORGUES DE TOUTES MARQUES M^{me} Lejeune

Grande facilité de paiement VENTE A 50 MOIS DE CRÉDIT

VENTE, LOCATION, ACCORDS, RÉPARATIONS

SI VOS CHEVEUX TOMBENT

ÉVITEZ LA PÉRIODE DE DÉCHÈVEUSEMENT. PÉTRITZ HAHN

JEAN BERNUS Constructeur. Nouveaux Appareils pour le Traitement de la Vigne. Pulvérisateur PARFAIT à pompe, Pal injecteur, Souffreuse LA RAPIDE.

STATUES DE S^t AN^{te} DE PADOUE NOUVEAU MODÈLE RECOMMANDÉ

HOTEL DE ROME DE BELLECOUR 4, rue du Peyrat, Lyon

Nous recommandons spécialement Le Magasin de Chaussures

A L'ESPÉRANCE

Le mieux assorti et vendant le meilleur marché

ARTICLES DE LUXE & FANTAISIE Dépositaire des premières Manufactures de France

PIANO PLEYEL DOUBLE

M. Zipfel, principal correspondant de Pleyel, invite MM. les artistes et amateurs à venir voir et apprécier ce nouvel et remarquable instrument dans ses Magasins.

PIANOS & ORGUES DE TOUTES MARQUES

M^{me} Lejeune. Grande facilité de paiement VENTE A 50 MOIS DE CRÉDIT

BLANCHISSERIE MODÈLE 40, Rue des Remparts d'Ainay, LYON

PROCÉDÉ BREVETÉ S. G. D. G. Contre l'Humidité & le Salpêtre

DREVET LYON - Cours Charlemagne, 54 - LYON

PIANOS D'OCCASION Ch. CHAGNY, 60, av. de Noailles

HOTEL JEANNE D'ARC Petite Bombardée PARIS-21ème ARD, RUE DE LA BOMBARDE, 6, LYON

LA JUSTICE SOCIALE Hebdomadaire DIRECTEUR: L'ABBÉ NAUDET

LA JUSTICE SOCIALE EST UN JOURNAL

BULLETIN D'ABONNEMENT

BOURSE DE PARIS du 27 Juin

Table with columns: FONDS D'ÉTAT, ACTIONS, OBLIGATIONS. Includes entries like 0/0 Français, Banque de France, Communale 1890.

BOURSE DE LYON du 27 Juin

Table with columns: FONDS D'ÉTATS, OBLIGATIONS, ACTIONS. Includes entries like 0/0 Français, Dombes et Sud Est, Angers.